

La Fuite

Elvis Peeters

An extract pp 9-12; 30-33; 69-79

Original title De vlucht
Publisher Weerwoord, 2025

Translation Dutch into French
Translator Noëlle Michel

© Elvis Peeters/Noëlle Michel/Weerwoord/Flanders Literature – this text cannot be copied nor made public by means of (digital) print, copy, internet or in any other way without prior consent from the rights holders.

p 9-12

Je hais ce jour d'octobre où j'ai vu les images pour la première fois.

L'être humain est donc capable d'aller jusque-là, ai-je pensé.

Je me l'étais déjà dit en d'autres occasions, mais à présent, ce que je voyais corroborait cette constatation de la manière la plus effroyable qui soit. La façon dont un humain rempli de haine en massacre un autre. La panique unimaginable qui a dû se répandre là-bas, dans le désert. Je déteste que les scènes défilent sans fin devant mes yeux. Même celles auxquelles je n'ai pas assisté, et que mon cerveau génère apparemment de son propre chef.

Le sable, le désert, les voitures éparpillées sur la plaine aride. Des gens qui courent entre les véhicules, jeunes, femmes, hommes, vêtus de tenues légères. La caméra embarquée les filme sans pitié. D'autres hommes surgissent. Ils portent des habits sombres et des chaussures lourdes, brandissent des armes à feu. Sinistres crissements de sable. Puis une salve de tirs. Une personne cachée sous une voiture est débusquée, elle meurt. Plus loin, une jeune fille en tenue de fête, au maquillage gai. Elle fait signe avec les mains, elle n'a pas d'arme, elle a passé la nuit à danser, ce matin elle ne souhaite sans doute qu'une chose, dormir, se reposer. Une rafale. Elle dort pour de bon, se repose à jamais. L'homme de la salve poursuit sa traque.

Voilà ce que j'exècre, cette façon dont on abat quelqu'un d'autre, juste parce qu'on possède une arme, et pas l'autre. Parce qu'on ose la déverrouiller, la pointer sur l'autre et appuyer sur la gâchette. Il est si simple et si banal de tuer un être humain. Je hais ma capacité à haïr.

Une détonation, quelqu'un tombe dans le sable. L'homme vise à nouveau, tire à nouveau, achève la mise à mort. Il fait feu parce qu'il le peut. Là, dans les dunes, entre les véhicules, où l'aube se lève après toute une nuit passée à danser, quelqu'un tient un garçon en joue et, trois mètres plus loin, on force sa petite amie à monter sur une moto, on la pousse jusqu'à ce qu'elle soit en selle. Coincée entre deux hommes, dont l'un agite une arme et l'autre accélère, les voilà qui s'enfuient. Une prise d'otage. Pendant qu'on force le fiancé de la fille à regarder.

Voilà ce qui se produit tôt le matin, aux premières lueurs. Fini de danser.

Les images sont impitoyables. Elles se multiplient, se démultiplient à l'infini. Sans cesse de nouvelles, qui sans cesse montrent la même chose. La haine est bien réelle. Elle existe entre humains.

Je déteste vivre dans un monde qui engendre cela. Pourtant, j'en fais moi-même partie. J'en ai la nausée. D'imaginer que l'on puisse abattre une personne qu'on n'a jamais rencontrée, sans questions, sans réponses, sans hésitations. Pour ensuite poursuivre son chemin. Fusil à la main. Je visualise la scène. Quelqu'un s'est dissimulé sous une voiture. L'homme armé se penche, voit l'être humain sous

le véhicule. Peu importe, il tire. Ainsi va la mort. Elle ne réclame que du sang, du sang qui coule. Qui quitte le corps, quitte le cœur.

Dans la benne ouverte d'un pick-up, on a flanqué négligemment le corps d'une jeune femme qui dansait encore sur ses jambes élancées moins d'une heure plus tôt. Elle est entourée de quelques hommes armés et vêtus de noir. Le pick-up traverse l'image, emporte la fille vers un autre lieu, une autre scène, que l'on ne peut qu'imaginer.

Un plan suivant montre des gens le long d'une route, bordée de maisons d'un côté, de champs et de friches de l'autre. De jeunes garçons en short jettent des pierres vers les bâtiments, des militaires les observent, près de leur jeep. Du village surgissent des hommes armés, ils pointent sans hésiter leurs fusils sur les lanceurs de pierres, appuient sur la gâchette, un enfant et un spectateur plus âgé s'effondrent. Les militaires ne bougent pas d'un pouce, ils laissent faire.

La survenue de la mort est aussi simple que ça. Telle est la vérité. Telle est l'image. Cette vérité, je la hais. Ces images, je les hais. Voir ces gens s'entretuer. Dans notre monde civilisé. Avec des armes civilisées. Même pas besoin de se salir les mains. De sentir l'odeur ou le souffle de l'autre sur sa peau. D'entendre des battements de cœur. De connaître les motifs de l'autre, de savoir pourquoi il vit, persiste à vivre. Même pas besoin de justifier pourquoi on met fin à cette vie-ci. Pourquoi on met fin à ce souffle, à ce battement de cœur, à la poursuite de cette existence. Une salve suffit. Si insignifiante, si ordinaire.

Que faire de ma haine ? Jusqu'où dois-je la ressentir ? Pour en faire quoi ?

Me mettre tranquillement au lit, verrouiller la porte, un regard par la fenêtre, personne au jardin, la lune dans le ciel, fermer les yeux. Laisser les images derrière moi. Comment stopper une arme sans arme ?

Je veux dormir, comme la jeune femme après une nuit passée à danser, et me réveiller à nouveau. Là, dans cette chambre sans route ni désert, ni voitures sous lesquelles me dissimuler, juste un lit, sans présence à mes côtés. Il n'y a personne qui se cache dans l'armoire ; même dans le miroir, il n'y a personne. Je suis seule avec moi-même et mon cœur.

À la table du petit déjeuner est assis un homme armé. Il tartine une tranche de pain, se sert une tasse de café, sans faire attention à moi. Je vois son regard errer dans la pièce. Il boit une gorgée, puis se penche en avant. Quelqu'un s'est tapi sous mon canapé. L'homme saisit son arme, mitraille un instant. Ensuite, il n'y a plus personne sous le canapé.

Je demande : « Est-ce vraiment nécessaire ? » Il est tôt, la lumière est encore nue au sortir de la nuit, elle s'étire, le jour a à peine eu l'occasion de respirer.

L'homme ne donne pas de réponse, il crache sur son arme et la frotte avec la manche de sa veste. Pour lui, je n'existe pas. Il est assis là, nonchalant ; il se prépare une deuxième tartine, jette des coups d'œil autour de lui pour voir s'il aperçoit quelqu'un. Une clameur s'élève depuis la pièce voisine. L'homme ne semble pas l'avoir entendu, il remue le sucre dans son café. Des bruits de pas, de la musique résonne. Sur la porte d'armoire polie, je surprends le reflet d'une jeune femme qui ondule. A-t-elle passé la nuit à danser ici ? Avant que je puisse lui poser la question, l'homme se retourne, manquant renverser sa tasse, vise avec justesse, son arme prête à tirer – un coup de feu, et plus de danse. L'homme mâche son pain.

Je demande : « Pourquoi ? »

Il m'ignore. À ses yeux, je ne compte pas. Il a d'autres chats à fouetter ; il termine son café, fait descendre sa tartine, se racle les dents avec la langue, se lève et part. Il claque la porte.

Je déteste ne pas être intervenue.

Il a claqué la porte, je ne l'ai pas retenu.

Je n'arrive pas à avaler quoi que ce soit.

Dehors, tout est calme, le vent patiente avant de se lever. Je débarrasse la table du petit déjeuner et je tente de me secouer. Je dois mettre ma conscience en veille. Passer la journée dans un état second, voire dans le coma. Laisser glisser les actualités sur moi, ordonner à mon cerveau de ne pas les enregistrer. Faire ce qui doit être fait. Prendre la voiture jusqu'à la maison de retraite. Passer en pilote automatique.

p 30-33

Je n'ai jamais envisagé de rendre les armes ; un jour, j'ai simplement constaté que je n'en avais plus. Je me suis retrouvée les mains vides devant tout ce à quoi je m'étais raccrochée, et que je n'étais plus capable de porter. Mes doigts avaient perdu toute faculté de préhension. Après trois journées passées à pédaler, j'ai sauté dans un train afin de m'éloigner plus vite de cet ancien monde, pour en explorer ensuite un nouveau à vélo, le plus lentement possible. C'était une matinée froide, mes mains étaient gelées sur le guidon, mon souffle s'échappait en volutes glacées. Jusqu'à ce que je m'arrête ici, parce que le chemin de la Cavée me paraissait trop raide et que le soir planait déjà dans l'air, avec ses teintes roses et violettes, et son soleil glacial qui léchait les collines et tissait ses derniers filaments de lumière à travers les prés.

« Reste ! » ont meuglé les vaches.

« Reste ! » a crié la buse.

Aujourd'hui encore, c'est ainsi que je me remémore la scène.

C'est ici que le monde m'a retenue. Devant cette maison à flanc de colline, inhabitée, à louer.

J'ai compris.

La première nuit après la signature du contrat de location, j'ai dormi au salon, sur le parquet. Je savais qu'en faisant attention, je pourrais tenir quelques années avec l'héritage de ma mère.

J'avais ouvert les volets, le printemps exhalait déjà son parfum. J'entendais des bruits sans parvenir à les identifier, je ne me suis pas assoupie tout de suite, cela ne me dérangeait pas, j'appréciais la surprise de me retrouver réellement allongée ici.

De respirer une liberté à laquelle je n'avais encore jamais goûté. La tête indemne, le corps indemne. J'étais couchée dans ce qui était déjà l'avenir.

Au bout d'une semaine, j'arrivais à regarder les vaches. Pas seulement à les voir, mais à les suivre dans leurs mouvements, dans la façon dont elles broutaient et rumaient. Je sais désormais que, jour après jour, rassemblées dans le pré, elles arrachent, avec leur langue et leurs lèvres – leurs dents demeurent invisibles –, l'herbe par touffes juste au-dessus des racines. Leur museau bouge par à-coups de haut en bas, puis elles font un pas en avant. L'une des pattes arrière reste en place tandis qu'elles recommencent à brouter, jusqu'à ce qu'elles la soulèvent aussi pour la reposer un peu plus loin sous elles. Leur pis se balance doucement. Elles paissent en marchant.

Tout cela était nouveau pour moi, y compris d'observer les vaches immobiles pendant parfois de longues minutes, à l'ombre d'une rangée d'arbres, ou simplement au soleil, le regard perdu devant elles. De temps à autre, elles chassent les mouches d'un coup de queue, ou tournent brusquement la tête de côté pour projeter un filet de bave sur leur flanc et leur dos afin de faire fuir les insectes. Ou bien elles frottent leur pelage contre un tronc.

Ce qui me frappe le plus, c'est leur peu d'exigences envers leurs congénères ; leur présence mutuelle leur suffit. Elles se réunissent sous la rangée d'arbres ou se dispersent dans le pré. Chacune se couche à bonne distance des autres corps bovins, mais toujours assez près pour entendre les sons qu'ils émettent : reniflements ou ébrouements, grincements de dents pendant la rumination, meuglements ou toussotements. Elles forment véritablement un troupeau. En son sein, chacune vaque à ses occupations, qui ne diffèrent guère entre individus. Le besoin de compagnie les fait rester ensemble.

Mon jardin est séparé de leur pré par une haie. De leur côté, il y a un fil barbelé, usé jusqu'à la corde, par endroits. Peu importe, la haie suffit. Parfois, l'une d'elles pose son museau dessus et me fixe. Je la contemple et lui souris en retour. J'ignore si elle me comprend. Elle m'observe de la même façon qu'une vache qui regarde passer le train, comme on dit. Moi non plus, je ne franchis pas la haie, mais l'envie de faire partie du troupeau m'envahit souvent. Avoir juste le droit d'être là, être vue pour ce que je suis, tout en étant l'une d'elles, sans qu'on m'en demande davantage.

Elles sont là, je suis là, ensemble, sans exigences, sans obligations, sans desseins.

p 69-79

Se vider la tête, enfourcher le vélo, s'éloigner du troupeau.

Aux Champeaux, un hameau à cinq kilomètres à peine de ma ferme, j'emprunte une route étroite bordée d'arbres et de buissons et je tombe sur un panneau qui indique la maison natale de Charlotte Corday, la femme qui a assassiné le révolutionnaire jacobin Jean-Paul Marat d'un coup de couteau dans la poitrine alors qu'il prenait son bain. Je laisse mon vélo sur le bas-côté et me dirige vers le portail qui ferme l'accès au domaine. Il est flanqué d'une boîte aux lettres et d'une grosse sonnette. À première vue, la maison est encore habitée, peut-être seulement le week-end – il n'y a pas signe de vie à l'intérieur de l'enceinte. C'est une belle construction normande à colombage, à la façade envahie de vigne luxuriante. Une demeure dotée de trois lucarnes jacobines. Pas une misérable bicoque. Les résidents actuels se moquent peut-être de savoir qui y est né. Qui était, au fond, Charlotte Corday ? Tuer un être humain. Comment peut-on en être capable ?

À vélo, je passe devant la bibliothèque de Vimoutiers, où je découvre une reproduction du portrait que Charlotte Corday a fait peindre quelques heures à peine avant son exécution. J'apprends dans un ouvrage qu'elle en fit la demande par écrit durant son procès, et que l'autorisation lui en fut accordée. Ce n'est pas un tableau particulièrement artistique, il fallait faire vite. Elle ne paraît pas non plus exceptionnellement belle, c'est plutôt une jeune fille ordinaire, quoique dotée d'une expression réservée et assurée. Ses yeux sont gris-vert, elle porte un regard ouvert sur la vie qu'elle s'apprête à quitter quelques heures plus tard. Ses longs cheveux tombent en une épaisse torsade sur son épaule droite. Elle est vêtue d'une robe blanche brochée à la hâte, au col plissé qui lui remonte dans le cou, et d'un petit bonnet blanc diaphane. Devant elle, ses bras et ses mains ont été esquissés à la va-vite. Sans doute le peintre a-t-il voulu consacrer à son visage le peu de temps dont il disposait. Elle tourne légèrement la tête vers lui, on aperçoit son oreille droite à travers ses mèches, la gauche se dérobe au regard du spectateur. Tel qu'elle figure sur la toile, elle devait avoir une chevelure abondante. On ignore si elle était blonde ou brune, car le peintre a représenté sa coiffure poudrée, un signe distinctif des femmes de la haute société.

Charlotte Corday a-t-elle voulu faire passer un dernier message à travers son portrait ? On a souvent tenté de la réduire à une vulgaire fille des rues, une drôlesse tombée en disgrâce

à cause de la Révolution. Pour d'autres, là où beaucoup se contentaient de rêver et d'espérer, la jeune femme avait fait preuve d'audace. Quoi qu'il en soit, le portrait la montre le visage serein, dans une attitude calme, ni résignée ni hautaine.

Je l'imagine dans la cellule où elle était détenue, dans une ancienne abbaye qui servait de prison depuis la Révolution. Peut-être l'ont-ils enfermée à l'étage à cause du tableau, dans une pièce dotée d'une large fenêtre à barreaux.

Pourquoi tenait-elle à ce portrait ?

Elle a adressé sa requête « aux citoyens composant le Comité de sûreté générale » depuis sa cellule : « Puisque j'ai encore quelques instants à vivre, pourrais-je espérer, Citoyens, que vous me permettiez de me faire peindre, je voudrais laisser cette marque de mon souvenir à mes amis, d'ailleurs comme on chérit l'image des Bons Citoyens, la curiosité fait quelquefois rechercher ceux des grands criminels, ce qui sert à perpétuer l'horreur de leurs crimes, si vous daignez faire attention à ma demande, je vous prie de m'envoyer demain matin un peintre en miniature [...]. »

Pouvons-nous déduire de ce billet que Charlotte Corday avait conscience que son portrait immortaliserait son geste, ou, à tout le moins, lui donnerait un visage propre à transcender son histoire personnelle ? Elle allait subir le sort qu'elle voulait, par son acte, épargner à tant de concitoyens. Dans une autre lettre, elle soupirait : « [...] que je sois leur dernière victime [...]. »

Cette femme de vingt-quatre ans, quel monde imaginait-elle, qui valait la peine de commettre un meurtre ?

Je me suis assise sur le banc au jardin, la grande fenêtre est ouverte pour laisser passer les notes du piano.

Pendant qu'Hélène se concentre sur l'instrument et ses partitions, mon regard flotte sur la vallée, le pont, le ruisseau, la pente où paissent les vaches, un faucon qui plane là-haut. Il n'y a pas de promeneurs, pas d'êtres humains dans le paysage, je chéris un instant l'illusion de voir à travers les yeux de la jeune Charlotte Corday : rien n'a encore commencé ; ce monde du XVIII^e siècle, qu'a-t-il qui ne tourne pas rond ? Les vaches, le faucon, l'odeur de l'herbe, le calme de la campagne où nulle voiture, nul tracteur n'a jamais fait son apparition. Les faucheurs sont à l'œuvre, on empile le foin en meules, femmes et enfants participent aux travaux, portent l'herbe coupée et déjà sèche de la veille. Un pèlerin passe par là, en route pour le Mont-Saint-Michel, il s'allonge un moment sur un talus pour se reposer, se rafraîchit, trempe ses pieds dans l'eau froide du ruisseau, à l'ombre d'un arbre. Près du pont, il fait un brin de causette avec les faucheurs, leur raconte les rumeurs qui circulent à Paris et dans d'autres villes qu'il a traversées, sur la dégénérescence et la consolidation de la Révolution, sur les troubles, les violences, les émeutes, la façon dont divers groupes et comités s'entravent les uns les autres, s'affrontent et se jugent. « Dans toutes les rues règne la liberté, dans toutes les rues règne la peur. » Et le pèlerin d'esquisser vaguement un signe de croix, les voies du Seigneur sont parfois impénétrables. Puis la moisson reprend, le chant de la faux rime avec celui de la guillotine. Elle permet de tuer avec humanité. Le marcheur poursuit son chemin au son des *Années de pèlerinage*. C'était le pays de Charlotte, son monde, elle y était attachée, c'est dans ce monde qu'elle voulait vivre, sauver ce qui pouvait l'être.

Au carrefour surgit un tracteur couplé à une faneuse, il traverse le pont, gravit la colline, j'entends en arrière-plan les notes de piano d'Hélène, le caquètement des poules, et je prends conscience que je suis venue ici afin de laisser un autre monde derrière moi, pas pour me battre pour celui-ci.

Hélène referme le couvercle du piano. Ses pas résonnent, elle sort avec deux tasses de thé dans les mains.

On a revêtu Charlotte Corday d'une robe rouge avant de la conduire à la guillotine. C'était une façon d'informer le public : la couleur rouge était réservée aux assassins. Le peintre venait d'apporter la touche finale à son portrait. D'après les témoignages, elle était satisfaite du résultat qu'il avait réussi à obtenir en si peu de temps. On l'a fait s'asseoir, puis on lui a coupé les cheveux afin de dégager sa nuque, pour le couperet. Ensuite, seul le portrait montrait encore qui elle était vraiment. Elle a vu ses boucles tomber, séparées de sa tête comme sa tête le serait tout à l'heure de son corps. Morte, détachée de ce qui était encore en vie. Sa tête tomberait dans le panier, et le monde continuerait de tourner sans Charlotte Corday, elle ne reverrait jamais sa sœur et son père, ne sentirait plus le vent lui caresser les joues, ne connaîtrait pas le chemin emprunté par les existences qu'elle laissait derrière elle. On l'a conduite à l'extérieur. « Elle était d'un calme et d'une sérénité incroyables », ont dit ceux qui l'ont vue durant ces derniers instants. Comme si elle avait su dès le départ à quoi s'en tenir.

Lors de son arrestation, elle portait son acte de naissance sur elle, afin qu'il n'y ait aucun doute sur son identité. Elle ne voulait rien cacher, ne voulait induire personne en erreur, ni impliquer qui que ce soit en dehors d'elle. Elle n'avait prévenu ni son père ni sa sœur. Au cours de ses interrogatoires, elle avait toujours affirmé avoir agi de son propre chef. Ne la considérait-on pas capable d'être passée à l'acte de sa propre initiative ? Elle avait patiemment répété que c'était elle, et elle seule, qui avait échafaudé le plan et l'avait mis à exécution. Elle s'était rendue seule à Paris, avait acheté seule un couteau de cuisine, assez long et aiguisé pour transpercer un cœur, elle s'était présentée deux fois sans succès chez Marat, les domestiques ne l'avaient pas laissée entrer. La troisième fois, dans la soirée, elle avait enfin été admise. Elle avait inventé seule le prétexte d'être venue l'informer de l'existence d'adversaires politiques. Il l'avait écoutée de bon gré tout en prenant des notes dans sa baignoire, où il plongeait quotidiennement en raison d'une maladie de peau – peut-être avait-elle été surprise qu'il la reçoive dans son bain –, jusqu'à ce qu'elle lui plante le couteau dans la poitrine.

Elle avait décidé elle-même de chaque geste, de chaque action de cette journée. Cela avait pris fin sur l'instant : on l'avait arrêtée et emmenée, elle n'avait pas eu la moindre chance de s'échapper. Il lui restait trois jours à vivre. Elle avait tout avoué, le Comité n'avait pas perdu de temps, elle avait plaidé coupable : la guillotine l'attendait. À présent, on allait la chercher pour la faire monter dans la charrette qui la mènerait à l'échafaud. Peut-être était-elle tirée par un attelage de chevaux noirs.

Elle n'aura guère eu le temps de sentir le soleil sur sa peau : d'après les récits, commentaires et comptes rendus des témoins, un orage a éclaté au-dessus de Paris alors qu'elle traversait les rues derrière les barreaux de bois d'un tombereau ouvert. Le long de la route, des spectateurs ont hué le convoi, jetant sur la charrette ce qui leur tombait sous la main.

Nous ne savons pas ce que Charlotte pensait. Elle est restée sereine pendant tout le trajet.

La conclusion était inéluctable. Les mains attachées dans le dos, la pluie froide lui battant la nuque, elle ne pouvait plus secouer sa crinière ni essuyer les gouttes dans ses yeux. Tant de gestes simples qu'elle ne pouvait plus accomplir.

Son attitude pendant toute cette semaine de juillet, depuis son voyage chez Marat à Paris jusqu'à ses adieux définitifs sur l'échafaud, témoignait d'une constance incroyable. Elle a

voulu agir contre les meurtres et dérives de la Révolution, et en assumer la responsabilité, même quand elle se trompait, assumer jusqu'au bout, entièrement seule.

Elle a pris la vie d'un être humain en échange de la sienne ; c'est sans doute ainsi qu'elle raisonnait.

Un être humain, Marat, qui, dans une foule d'articles publiés dans son journal *L'Ami du peuple*, et lors de ses discours et interventions au Comité, ne laissait planer aucun doute sur ses convictions : quiconque se mettant en travers de la Révolution méritait la décapitation.

Elle a fait ce qu'elle jugeait ne plus devoir se produire.

Et, consciente de cela, elle s'est résignée à subir le sort qui l'attendait.

L'orage n'était pas très violent, la pluie tombait sans discontinuer, avec peut-être déjà une éclaircie par endroits. Recroquevillé sous sa capuche, le cocher ne regardait pas en arrière – les poignets liés dans le dos, la prisonnière ne risquait pas de s'évader de sa cage.

Elle n'aurait probablement pas essayé, même si elle avait eu les mains libres ; il n'émanait d'elle aucune volonté de rébellion. Les passants rassemblés le long de la route ne la connaissaient pas, mais certains avaient entendu parler d'elle et racontaient son histoire, celle du meurtre et de son intransigeance, ils la qualifiaient d'ennemie de la Révolution, en en rajoutant pêle-mêle. Des cris s'échappaient de dizaines et de centaines de gorges, mais elle se gardait de répondre.

Le cortège approchait de la place de Grève, où se dressaient l'échafaud et la guillotine. Charlotte avait entendu parler de l'instrument, de son bois rougi par le sang ; elle savait comment il fonctionnait, et que des hurlements de joie s'élevaient lorsque les têtes roulaient – les rumeurs avaient très vite atteint la Normandie.

C'est comme ça que j' imagine la scène. Elle a monté les marches de l'échafaud sans qu'on ait besoin de la forcer. Pendant ces derniers instants, elle voulait préserver la dignité de sa vie, cette vie qu'ils s'apprêtaient à détruire.

Dans ses notes, le bourreau a écrit qu'il la trouvait belle et sûre d'elle. Elle a posé sans hésiter son cou dans l'entaille semi-circulaire de la planche, que l'on a refermé sur sa nuque afin d'immobiliser sa tête, pour l'empêcher de la retirer au dernier moment. À cet instant, la pluie avait cessé, le soleil a percé les nuages ; pendant quelques secondes, elle a dû sentir la lumière et un peu de chaleur sur son visage. Elle a dû adresser quelques paroles aimables au bourreau. Son sort était à présent entre ses mains.